**Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (dir.),
*Narrations d'un nouveau siècle, romans et récits
français (2001-2010)***

Colloque, Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, du 16 au 23
août 2011.

Claire Colin et Anne Sennhauser

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/897>

DOI : 10.4000/itineraires.897

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 202-206

ISBN : 978-2-343-01791-4

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Claire Colin et Anne Sennhauser, « Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle, romans et récits français (2001-2010)* », *Itinéraires* [En ligne], 2013-1 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/897> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.897>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle, romans et récits français (2001-2010)*

Colloque, Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, du 16 au 23 août 2011.

Claire Colin et Anne Sennhauser

RÉFÉRENCE

Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle, romans et récits français (2001-2010)*, colloque, Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, du 16 au 23 août 2011.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Une version plus développée de ce compte rendu a d'abord paru sur le site *L'intermède*, <http://www.lintermede.com>

- ¹ En août 2011, a eu lieu à Cerisy-la-Salle le colloque *Narrations d'un nouveau siècle*, sous la direction de Bruno Blanckeman (université Sorbonne nouvelle – Paris 3) et Barbara Havercroft (université de Toronto). À travers les nombreuses communications, mais aussi des rencontres avec des écrivains, des projections de films et des discussions animées jusque dans les jardins et les caves du château, c'est la question des évolutions de la littérature française actuelle qui s'est posée : quelles narrations, quelles stratégies narratives et donc quels choix fictionnels ; enfin, quels auteurs pour le nouveau siècle qui commence ?

- 2 Le choix d'organiser le colloque sous la direction de deux laboratoires, français et canadien ne trouve pas seulement sa justification dans le sujet commun qui les occupe. Il s'agissait dès le départ de montrer combien les contours de la littérature française peuvent se dessiner au-delà de l'hexagone, d'autant plus qu'au groupe franco-canadien se sont ajoutés des universitaires américains, anglais, allemand ou belge. De la même façon, la place accordée à la littérature francophone, qu'il s'agisse des voix féminines de l'Algérie française (ainsi de la communication de Sabrinelle Bedrane, université Sorbonne nouvelle – Paris 3), ou des auteurs étrangers aux quatre coins du monde (la « légion étrangère » du roman français, retracée par Catherine Douzou, université de Tours) a illustré cette volonté d'ouverture, tout comme l'analyse objective de la narration française à l'étranger, réalisée par Sabine Loucif (Hofstra University).
- 3 Nombreux encore sont les romans hantés par l'histoire du xx^e siècle et par ses zones d'ombre : plusieurs communications en ont étudié les représentations pour montrer comment les crises du siècle dernier – guerres et totalitarismes – laissent aujourd'hui leurs traces dans des écritures qui déstabilisent les normes du roman historique traditionnel. Anne Roche (université de Provence) souligne combien l'évocation de la Seconde Guerre mondiale chez Jonathan Littell ou de la dictature chez Nicole Caligaris passe par un « rapport spectral » à l'histoire, qui joue de la multiplication des points de vue ou de la perte des repères. Ce vacillement de la saisie des événements se retrouve aussi chez Yves Ravey, dans son évocation oblique du régime de Vichy, ce que montre Wolfgang Asholt (université d'Osnabrück). Annie Ernaux se confronte aussi à ces difficultés et choisit de raconter l'« histoire en vitesse », pour reprendre le titre de la communication de Marie-Pascale Huglo (université de Montréal). Enfin, une tension entre fragmentation et totalisation est également sensible, selon Marc Dambre (université Sorbonne nouvelle – Paris 3), à travers le rejet de l'orthodoxie du roman historique que l'on peut observer à l'œuvre chez Patrick Deville, Yannick Haenel ou Frédéric Werst. Ces derniers engagent une quête dont le mouvement incessant défie tout aboutissement : cette « forme-errance » permet de dire, à travers l'hybridité générique, une vérité fragmentée.
- 4 La déstabilisation du savoir se retrouve également dans des romans qui s'élaborent à partir d'un jeu sur l'encyclopédie : à travers la référence à la bibliothèque et aux archives, le matériau historique apparaît de fait comme le support d'une interprétation dont le potentiel romanesque est développé, dans le sens d'une écriture jubilatoire, chez Pierre Senges, ou hallucinatoire, chez Pascal Quignard. Michael Sheringham (université d'Oxford) souligne en effet que les archives viennent nourrir *Le Dernier Royaume* d'une quantité de fragments épars pour penser une temporalité autre, qui ne serait pas tension vers un devenir historique mais retour aux origines enfouies de l'identité. Laurent Demanze (ENS de Lyon), qui se penche quant à lui sur les « fictions encyclopédiques » de Pierre Senges, montre que le goût de l'érudition se transforme en recherche ludique, où le mensonge se déploie à partir du vrai : et si les aphorismes de Lichtenberg n'étaient que les fragments d'un immense roman (*Les Fragments de Lichtenberg*) ? Et si le Nouveau Monde n'était qu'un pays imaginaire inventé de toutes pièces par des érudits (*La Réfutation majeure*) ? Le mensonge est exhibé de manière ironique car, comme l'a précisé l'auteur lui-même lors d'un entretien, « il ne s'agit pas de duper le lecteur, mais de s'amuser avec lui ».
- 5 Le colloque *Narrations d'un nouveau siècle* s'est également penché sur les formes d'expression du sujet : pour beaucoup d'écrivains, dire le « je » apparaît comme une

nécessité, même si les textes ne parlent de l'intime qu'en multipliant les détours – le fantastique (Chloé Delaume), le jeu formel (Jacques Roubaud), ou de manière plus générale le recours au genre de l'autofiction, où la trame autobiographique se mêle au romanesque. Yves Baudelle (université Charles de Gaulle-Lille III) souligne que l'essor de l'autofiction ne correspond ni à un reflux de l'imagination – l'œuvre de Chevillard, où l'expression du « je » passe par une inventivité débridée, en est la preuve – ni à un déclin du style – nombreux par exemple sont les effets poétiques chez Nelly Arcan ou Chloé Delaume. Aussi est-ce moins la valeur axiologique que la dimension esthétique des œuvres qu'il faut juger, comme le suggère Barbara Havercroft (université de Toronto) en montrant comment Alina Reyes et Christine Angot renouvellent les codes de la confession. L'expression de l'intime – les ratages du couple chez Camille Laurens – peut également être porteuse d'une réflexion sur l'identité sexuelle, comme le montre Joëlle Papillon (université de Toronto).

- 6 En écho à cette prépondérance du sujet émergent de nouvelles pratiques biographiques, où l'individu biographé devient le support d'une expression de soi. Robert Dion (université de Québec) étudie l'apparition et l'évolution de ce modèle pérennisé avec la collection « L'un et l'autre ». Le programme de la collection, inaugurée en 1992, propose de subvertir le genre en fictionnalisant la biographie, ainsi qu'en laissant transparaître le profil du biographe. Si de plus en plus, les ouvrages de cette collection s'ouvrent à des objets hétérogènes – une époque de l'histoire dans *Le Désarroi de l'élève Wittgenstein* d'Antoine Billot, un héros de fiction dans *le Tombeau d'Achille* de Vincent Delecroix –, les liens entre l'« altrobiographie » (biographie de l'autre) et l'autobiographie restent au centre d'un projet d'écriture qui interroge également, dans ses déclinaisons les plus novatrices, la modernité littéraire, celle d'un Faulkner chez Pierre Bergounioux ou celle d'un Gide chez Bertrand Poirot-Delpech.
- 7 À la question de l'identité, s'ajoutent d'autres réflexions : l'expression de « sismographe du présent », employée par Anne Roche lors d'une des discussions du colloque, souligne l'une des fonctions essentielles de la littérature, être un indicateur pertinent pour rendre compte du réel qui nous entoure, voire être un instrument capable d'agir sur ce réel. En s'intéressant à l'écofiction, notion émergente, Pierre Schoentjes (université de Gand) montre ainsi comment une partie de la littérature contemporaine française (certes minoritaire encore vis-à-vis de l'américaine) concentre son intérêt sur la question de l'environnement et sa place vis-à-vis des hommes. Les communications de Bruno Blanckeman et d'Aurélie Adler (université Sorbonne nouvelle – Paris 3) s'attachent tout particulièrement à analyser en quoi la littérature est, outre un état des lieux, un mode d'action possible sur la société contemporaine. À travers l'étude des *Samothraces* de Nicole Caligaris et *Jan Karski* de Yannick Haenel, Bruno Blanckeman souligne un changement depuis les années 1980 en ce qui concerne le rôle de l'écrivain impliqué : plutôt que de surplomber, et donc dominer les événements dénoncés, les écrivains se trouvent en situation d'immersion, entraînant l'élaboration d'une nouvelle écriture, une pensée prolongée lors de l'entretien avec Nicole Caligaris. Aurélie Adler poursuit ces propos en s'intéressant, avec les romans d'Oliver Rohe, Arno Bertina et Mathieu Larnaudie, à la reconstruction des communautés. Mais il s'agit aussi de s'interroger sur ce que peut apporter la littérature au présent : à travers son « autoportrait » des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, Gerald Prince (université de Pennsylvanie) souligne combien ce livre demeure, au-delà du battage

médiatique qui a accompagné sa sortie, une véritable réflexion sur la société postmoderne.

- 8 La question de l'autorité narrative s'est posée à maintes reprises au cours du colloque, et tout particulièrement avec la communication de Frances Fortier (université du Québec) et Andrée Mercier (université de Laval), portant sur l'œuvre d'Anne F. Garréta, qui réfléchit sur l'autorité narrative depuis 2001. Si *Eros mélancolique* brouille l'origine de l'énonciation, *Pas un jour* montre la problématisation de l'autorité narrative : le cahier des charges établi par la narratrice s'avère trompeur, et des entorses au pacte de lecture poussent le lecteur à redéfinir au dernier moment sa position d'herméneute par rapport au texte qu'il vient de lire.
- 9 De ce fait, l'idée d'une véritable éthique de la lecture est revenue à maintes reprises dans les débats, même si ce point n'a pas fait l'objet d'une communication précise. Les romans d'Anne F. Garréta offrent une position particulièrement instable au lecteur, entre plaisir du texte et travail d'herméneute. De la même façon, les communications sur Pascal Quignard, Pierre Senges ou Yves Ravey insistent sur les difficultés qui incombent désormais au lecteur lorsqu'il aborde les narrations de ce nouveau siècle, tandis que les textes de Quignard demandent au lecteur de rassembler des éléments éparpillés aux quatre coins du livre. Pierre Senges pour sa part désoriente ses repères, l'entraînant dans une déambulation vagabonde, et finit par l'obliger à ravauder, recoudre et recomposer pour parvenir à une continuité – toutefois bien fragile – du texte. Le lecteur s'émancipe ainsi vis-à-vis de l'autorité de l'auteur et du texte, sans pour autant dominer entièrement le sens.
- 10 À ces réflexions se sont également ajoutées celles sur le « dire » et ses limites. La communication de Pascal Michelucci (université de Toronto) sur Éric Laurent démontre l'importance que ce dernier accorde à la langue. Cette question du dire, de la possible expression ou non d'une parole, s'est également retrouvée dans la communication de Nicolas Xanthos (université de Chicoutimi), portant sur l'expression complexe de l'intime chez Jean-Philippe Toussaint et Patrick Modiano, ainsi que dans celle de Dolorès Lyotard (université du Littoral-Côte d'Opale) consacrée à Philippe Forest et à l'énonciation du deuil.
- 11 Confrontés à de nouveaux supports, et notamment à l'essor des médias, les contours narratifs sont amenés à évoluer, comme le souligne Simon Brousseau (université de Québec). Si l'interférence des supports de communication confirme la capacité d'absorption et de recyclage du roman, l'analyse des hybridations romanesques permet également d'observer à quel point la frontière entre fiction et critique peut devenir poreuse. Nombreux sont ainsi les romanciers qui intègrent une analyse de leur démarche de création dans leurs romans. Pascal Riendeau (université de Toronto), étudiant les relations étroites entre roman et essai chez Annie Ernaux, Milan Kundera et Michel Houellebecq, souligne la tendance de plus en plus marquée à l'aphorisme, mêlant fiction et savoir littéraire. Plus inattendue est la fictionnalisation du discours critique, telle qu'elle peut s'observer par exemple chez Pierre Bayard : Warren Motte (université du Colorado) se penche en effet sur les « romans-critiques » de ce dernier pour analyser un modèle de lecture interventionniste où le lecteur est fondé à reconstruire l'histoire en contestant l'interprétation supposée par l'auteur. La critique littéraire, plus que jamais, apparaît comme un genre qui module ses pratiques, comme aura pu le montrer la prosopopée littéraire de Gérald Prince – qui s'est glissé dans la peau du roman de Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, pour en faire

l'autoportrait, conduisant certains, lors du débat, à prendre la parole au nom de *La Carte et le Territoire*, pour tenter de contester la suprématie du « frère aîné ». Reste à voir si la prochaine décade du ^{XXI}^e siècle viendra confirmer ou infléchir ces évolutions.

AUTEURS

ANNE SENNHAUSER

Université Sorbonne nouvelle – Paris 3, Sorbonne Paris Cité